

Quand les loups de la finance banquent

SCÈNES « Le Printemps des Barbares » de Jonas Lüscher au Théâtre de Poche

► Dans « Le Printemps des Barbares », le capitalisme et ses « golden boys » flamboyants passent à la caisse.

► Dans une mise en scène économe, Xavier Lukomski confronte déflagration économique et printemps arabe pour mettre notre monde à nu.

CRITIQUE

On connaissait déjà *Le loup de Wall Street* au cinéma. Voici les dromadaires de la City au théâtre avec *Le Printemps des Barbares* ou la traversée du désert de *golden boys* anglais rattrapés par l'ultralibéralisme. Au lieu de l'excès sauvage d'un Leonardo DiCaprio, c'est le cynisme pince-sans-rire de Pierre Sartenaer qui convoque ici la décadence puis la débâcle d'un groupe de traders londoniens.

En bon Suisse, l'auteur Jonas Lüscher observe tout ceci avec une apparente neutralité par le biais de son narrateur, riche propriétaire d'une entreprise helvète qui se retrouve invité au mariage d'un financier britannique, dans un hôtel cinq étoiles composé de tentes climatisées au milieu d'une palmeraie tunisienne.

Dans une tapageuse opulence, courtiers en bourse et spéculateurs en tous genres se pavanent dans la piscine et se gavent de tempuras-crevettes-mayonnaise-harissa. « *Même en maillot de bain, ils ont l'air de porter un costume* », s'extasie l'invité suisse. Mais derrière l'insolente assurance de cette jeunesse dorée, enrichie en un éclair indécent, se tapit une ironie grossière. Avec un ton délicatement railleur, le narrateur décrit notamment la grotesque mise en scène d'une jeune ma-



Pierre Sartenaer convoque la décadence puis la débâcle d'un groupe de traders londoniens. © D.R.

riée amenée à dos de dromadaire par un chamelier en costume de Touareg, et tant pis s'il n'y a pas de Touaregs en Tunisie !

Entre des tentes qui n'en sont pas, au milieu d'un pseudo-camp berbère, piètre imitation du fantasme occidental, les masques tombent. D'autant que, pendant cette nuit orgiaque, une crise bancaire entraîne la faillite de l'Etat britannique, ruinant d'un coup ceux qui, la veille encore, se prenaient pour les rois du monde. Comme dirait Warren Buffett, « *c'est quand la mer se retire qu'on voit ceux qui nageaient sans maillot* ».

Comme dirait Warren Buffet :
« *C'est quand la mer se retire qu'on voit ceux qui nageaient sans maillot.* »

Pendant que le petit personnel ramasse le vomi par brouettes, les traders dessaoulent – au propre comme au figuré – au petit-déjeuner. La bande de jet-setteurs va alors se transformer en meute de barbares, et le mariage à 250.000 livres virer au remake de Sodome et Gomorrhe. Dromadaires et analystes de fonds spéculatifs ne sortiront pas indemnes de ce naufrage.

Mise en scène avec finesse par Xavier Lukomski, la pièce déjoue les penchants moralistes du texte grâce à d'étonnantes mises en abyme du décor mais aussi à la performance caustique de Pierre Sartenaer. Si l'on sentait encore quelques raideurs à la première, son jeu déploie un mélange étonnant de sobriété et de dérision.

Qu'il décrive la suffisance des nouveaux riches, le choix de ses costumes, le sacrifice sanglant d'un chameau, l'Angleterre qui sombre ou la révolution arabe qui gronde, il affiche un même détachement inébranlable, qui renvoie à nos propres aveuglements. ■

CATHERINE MAKEREEL